

Luc 18, 8-14

1989-10-29 Pont-Rouge

Mes sœurs!

Le propre d'une caricature consiste à saisir un trait significatif de son modèle afin de l'exagérer quelque peu et le rendre plus vrai que nature. Ainsi des caricaturistes s'en donnent à cœur joie avec le menton de Monsieur Mulroney, le nez de Monsieur Bourassa ou de Monsieur Ryan. Parfois certains traits de crayon nous laissent mal à l'aise car ils frisent la méchanceté. Et puis, nous ne sommes pas sans penser que nous-mêmes pourrions ainsi nous faire écorcher, être aussi de telles victimes.

C'est ainsi que Jésus a campé les deux extrêmes de la société religieuse de son temps: deux attitudes spirituelles: «Deux hommes montèrent au temple pour prier. L'un était pharisien et l'autre publicain».

Passage d'Évangile qui tient sur le qui-vive car, tel un boomerang, il revient sur nous. Passage d'Évangile difficile à commenter bien qu'il faille se situer quelque part, prendre position; celle du pharisien? Y pensez-vous? Bien que le pharisien soit un homme correct, pratiquant, intègre, affilié à une école de prière, il y a chez lui une telle satisfaction, une telle suffisance personnelle. Et puis dans l'Évangile le mot pharisien se met à désigner l'hypocrite. Prendre position: celle du publicain? Déjà c'est beaucoup mieux. Il est tellement sympathique dans son humilité, sa simplicité. Mais c'est embêtant de nous retrouver si vertueux. Et puis un publicain est un voleur public, enrichi par la fraude, spoliateur des sans défense; ce curriculum vitae est habituellement passé sous silence. Alors vous, les pharisiens et, nous, les publicains ou bien vous, les publicains et, nous les pharisiens. Mais comment se reconnaître dans l'un ou l'autre de ces personnages puisqu'en nous, il n'y a pas ou du tout bon ou du tout mal. Parce que nous ne sommes pas tout blanc ou tout noir, mais «qu'il y a en nous tour à tour des passages d'ombre et des taches de lumière». Pharisien ou publicain? La vérité est à mi-chemin. En fait il y a en nous des deux: pharisien et publicain. Et sans vouloir jouer au psychologue, c'est-à-dire celui qui analyse les comportements et ni au moraliste, c'est-à-dire celui qui juge les comportements, nous pouvons chercher à découvrir, à démonter le mécanisme de certaines attitudes et en tirer profit.

Tous les deux, pharisien et publicain, ont un pas à faire: se confier à la bonté miséricordieuse de Dieu. Le premier n'y parvient pas. On le voit enfermé en lui-même, incapable de s'ouvrir à Dieu. Le deuxième, même s'il ne dit presque rien, y parvient; sa prière est un cri de confiance, un cri de petitesse.

Mes sœurs! Le cheminement dans la foi, le progrès spirituel est lié à la certitude d'un besoin, à la pratique d'une pauvreté, à la prise de conscience d'un manque. «Être en manque»; l'expression est consacrée à propos des consommateurs de drogues. Tous les drogués craignent de manquer de leur dose nécessaire. Lorsqu'un drogué est «en manque», c'est-à-dire que son organisme réclame le narcotique dont il est devenu dépendant, il y a en lui un déchirement terrible, un vide béant qui demande à être comblé. Son état corporel se caractérise par de sérieuses perturbations physiques. C'est pourquoi, à l'intérieur d'une cure de désintoxication, il n'y aura pas de sevrage brutal mais progressif.

Chez le pharisien, tout est en ordre. En lui aucune attente, aucun besoin, aucun manque. C'est quelqu'un d'arrivé. Il n'y a plus aucun espace à parcourir. Que pourrait-il faire de mieux? C'est un homme fini, complet. Comment pourrait-il renaître? Rappelons-nous l'entretien avec Nicodème. «A moins de renaître, c'est-à-dire à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le royaume de Dieu». Il y a une aventure spirituelle, une aventure sacramentelle à risquer avec Jésus pour découvrir, pour acquérir ce que nous ne possédons pas, ce qui nous fait cruellement défaut. Mais le seul comportement qui puisse nous permettre d'y parvenir, c'est d'être conscient, c'est de souffrir de notre besoin, de nos limites, de notre petitesse, de notre erreur.

Aussi devant Dieu, il faut se reconnaître pauvre, être en manque. Non pas pour le malin plaisir de nous abaisser, de nous humilier, mais parce que nous sommes devant plus grand que nous et avons besoin d'être pris par la main, parce que nous sommes pauvres et avons besoin d'être enrichis, parce que nous sommes emprisonnés et avons besoin d'être libérés. Parce que nous sommes orphelins et avons besoin d'une famille.

Mes sœurs! Notre relation avec le Christ Jésus, notre croissance spirituelle exige l'abandon. Notre prière suppose donc que nous nous présentions devant Dieu avec des mains vides, avec un cœur ouvert et confessant ses limites, sa

petitesse. Le pasteur Martin Luther King raconte qu'après une journée chargée, il était sur le point de s'endormir. Soudain le téléphone sonne. Une voix en colère lui dit: «Écoute, sale nègre, nous en avons assez de toi. Avant la semaine prochaine, tu regretteras d'être venu à Montgomery». Je raccrochai mais le sommeil était parti. D'un coup, mes craintes étaient revenues. Alors que mon courage était presque perdu, je confiai mon problème à Dieu. Ce que je lui ai dit est encore vivant dans ma mémoire. «Je me suis dressé, dis-je, pour ce que je crois juste, mais maintenant j'ai peur. J'en suis au point où seul je ne puis plus y faire face». Alors j'ai pu entendre la tranquille assurance d'une voix intérieure qui disait: «Debout pour la justice, debout pour la vérité. Dieu sera à tes côtés». Mon inquiétude disparut. J'étais prêt à tout affronter. Certes la situation extérieure n'était pas changée. Mais Dieu m'avait donné le calme intérieur.

Mes sœurs! Nous n'avons pas à nous expliquer, ni à nous justifier devant Dieu, mais à nous dire, à nous reconnaître tels que nous sommes: petits, petites dépendants, dépendantes. «Ce publicain annonce à tous les croyants et croyantes que leur identité, leur salut, c'est d'être des pécheurs pardonnés».

Amen!